Document généré le 25 avr. 2024 01:29

24 images

Promenade avec la mort
Les aventures du Baron de Munchausen de Terry Gilliam

Gérard Grugeau

Numéro 43, été 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/22935ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1989). Compte rendu de [Promenade avec la mort / *Les aventures du Baron de Munchausen* de Terry Gilliam]. *24 images*, (43), 74–75.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES AVENTURES DU BARON DE MUNCHAUSEN
DE TERRY GILLIAM

PROMENADE AVEC LA MORT

par Gérard Grugeau

Immense théâtre de la vie guetté par la mort qui tiendrait à la fois du *Voleur de Bagdad*, de *Sindbad le marin*, de *Pinocchio*, du *Voyage au centre de la terre*, de *L'île au trésor*, des *Pieds Nickelés* ou de *Zorro*, telle se présente la dernière extravagance baroque de Terry Gilliam: ***Les aventures du Baron de Munchausen***. Officier de cavalerie allemand, qui servit dans l'armée russe contre les Turcs au 18e siècle, Karl Hieronymus von Münchhausen est un personnage légendaire dont les rocambolesques tribulations inspirèrent hommes de plume (Rudolph Erich Raspe en Angleterre, Collin d'Harleville en France avec son Baron de Crac) et cinéastes (Karel Zeman). Jusqu'à l'Allemagne nazie, soucieuse de propagande, qui ne manqua pas de s'emparer de la destinée de ce héros providentiel en confiant au réalisateur Joseph von Baky les moyens d'une superproduction très remarquée à l'époque (1943) pour l'audace de ses trucages et son utilisation de la couleur (la pellicule Agfacolor entendait alors supplanter le Technicolor hollywoodien).

Défiant les siècles et la pesanteur à bord de sa caravelle volante, l'ineffable baron aborde à nouveau aujourd'hui le continent cinéma pour le plier aux folles audaces de son imaginaire débridé. À la barre: l'ex-Monty Python Terry Gilliam, l'homme des défis délirants qui, déjà enfant, se projettait fièvreusement dans l'aventure cinématographique des salles obscures comme pour se perdre dans la frénésie des images. Ce désir d'immersion totale dans un monde magique de tous les possibles, cette farouche volonté d'échapper aux contingences d'un réel étriqué par le pouvoir de l'imagination, constituent les éléments moteurs de «cette architecture des rêves» que le cinéaste s'évertue à matérialiser de film en film à travers l'espace et le temps. À la manière des cosmonautes lancés à la conquête de l'ultime frontière, Gilliam vit viscéralement l'entreprise filmique comme l'une des dernières grandes aventures de notre civilisation. Au-delà du simple divertissement et de l'opulence spectaculaire de ses œuvres (voir ***Brazil***) renouant avec la tradition d'un art populaire trop souvent dévoyé, le cinéaste fait voler en éclats les carcans d'une société répressive qui brime l'individu dans l'exercice de sa liberté et l'épanouissement de sa folie intérieure. Et, qui d'autre mieux que les artistes ou les saltimbanques de la scène, entrevus dans ***Les aventures du baron de Munchausen***, pourraient se faire les messagers d'une telle invitation à l'exaltation du Moi? Le «rien ne détruit plus un homme que l'ignorance, le prosaïsme et le conformisme», prononcé par l'un des acteurs de la troupe à l'issue de la victoire sur l'élite bureaucratique de la ville, s'impose ici comme la morale de ce conte anti-naturaliste placé sous le signe de la loufoquerie.

Mais, notre baron a beau personnifier l'archétype du héros légendaire sans âge, il n'en demeure pas moins un pur produit du 18e siècle. Élement catalyseur du récit, il cristallise autour de sa seule personne toutes les contradictions d'une époque déchirée entre le rationalisme et la sensibilité préromantique. «Logique, raison, science et progrès» — notions incarnées dans le film par le sinistre Horatio Jackson — représentent pour le baron et ses compagnons les pierres angulaires d'un système de pensée à abattre. Jugement quelque peu biaisé, serait-on tenté de dire, face au bilan du Siècle des Lumières qui, en dépit de ses débordements, a largement contribué par ses acquis à l'avancement de l'humanité: recul du despotisme et de l'intolérance, abolition de certains privilèges, formulation d'un idéal démocratique et *Déclaration des Droits de l'Homme*.

Mais, Terry Gilliam n'est pas du genre à faire dans la nuance. Il tient plutôt du créateur aux idées obsessionnelles, bien décidé à pousser jusqu'au bout la folie dévastatrice de ses projets cinématographiques. Le baron appartient à la galerie des personnages baroques. Et, c'est à partir de ce postulat, de cet énoncé de singularisation, que le cinéaste organise rigoureusement les composantes esthétiques de son film. Contrairement au néo-classicisme du 18e siècle qui avait assujetti l'art aux nouveaux principes de rationalité (symétrie, proportions, ordre, clarté), l'époque baroque avait exalté avec superbe l'éclatement des compositions, l'exubérance des formes, les contrastes de lumière. Et, c'est à cette source d'inspiration plus proche des forces instinctives et des élans irrationnels de l'être humain que Terry Gilliam et Dante Ferretti (le fabuleux chef décorateur de Fellini) puisent avec un bonheur sans cesse renouvelé pour transcender cette «fiction ridicule» que constitue le monde des apparences.

Partant d'une situation fictive — le siège de la ville par les Turcs — le récit rondement mené par le baron et la petite Sally (Lewis Carroll n'est pas loin) va prendre la forme d'une formidable quête: retrouver les anciens compagnons de notre galant Chevalier à la rose pour sauver la ville et, par là même, redonner vie à

«Le baron de Munchausen (John Neville) cristallise autour de sa seule personne toutes les contradictions d'une époque déchirée entre le rationalisme et la sensibilité préromantique.»

Le réalisateur Terry Gilliam est attaqué par le cruel griffon à trois têtes du roi de la Lune lors du tournage.

la légende de ce vieil hâbleur de baron tout en accréditant sa vision de la réalité. En fin de parcours, l'imagination triomphera de la froide raison et, dans l'intervalle, le spectacle et la vie se seront montrés plus grands que la mort.

Se jouant du passé et du présent, du vrai et du faux avec un plaisir pervers, Terry Gilliam brouille perpétuellement les cartes, jongle avec les genres (bande dessinée, animation), multiplie les clins d'œil (Méliès, Disney, Fellini, peplums mythologiques, fantaisies orientales, aventures à la Jules Verne) et les références picturales (Botticelli, Le Bernin). Mais, cette orgie d'effets spéciaux et cette surenchère constante dans le délire visuel débouchent à la longue sur un effet de saturation. Long dans ses premiers développements avant d'éclater en rebondissements divers au rythme plus ou moins soutenu, le récit en dents de scie ne laisse pas toujours à la folie le temps d'investir le tissu narratif et, insidieusement, l'espace du rêve en vient à se banaliser.

En articulant le récit autour de la relation entre le baron et la petite Sally, qui arrache à plusieurs reprises le vieillard aux griffes de la mort, Terry Gilliam introduit pourtant un élément de déséquilibre salutaire et magistralement exploité sur le plan visuel. Cette lutte à finir entre la vie et la mort, entre l'ardeur impétueuse de l'imagination et le souffle glacial du prosaïsme, se pare alors des oripeaux morbides d'un romantisme échevelé. Romantisme qui s'épanouira bien sûr au siècle suivant. L'espace d'une scène — le retour du baron et de ses amis acclamés par une foule en liesse — Terry Gilliam flirte même avec l'univers cauchemardesque de l'expressionnisme aux masques inquiétants et aux squelettes moqueurs, rappelant en cela *L'entrée du Christ dans Bruxelles* du peintre belge James Ensor. Soudainement, le vertige s'installe à l'écran. En plus d'atteindre à sa plus haute puissance d'expression, le cinéma de Terry Gilliam échappe alors à son flux indifférencié pour créer une plage fictionnelle au sein de laquelle se cristallise un véritable rapport existentiel entre le spectateur et l'œuvre. ●

THE ADVENTURES OF BARON MUNCHAUSEN
Grande-Bretagne/Italie 1988. Ré.: Terry Gilliam. Scé.: Charles McKeown et Terry Gilliam. Ph.: Giuseppe Rotunno. Mus.: Michael Kasem. Int.: John Neville, Eric Idle, Sarah Polley, Oliver Reed, Charles Mc Keown, Winston Dennis, Jack Purvis. 124 minutes. Couleur. Dist.: Columbia.